

Quoique l'on puisse dire et écrire, nous sommes partisans de la discipline et de la démocratie dans le Parti. La première sans la seconde est une soumission, indigne d'un communiste, à la bureaucratie qui est la mort de tout Parti bolchevik. Pas un d'entre nous ne se prêtera à l'abandon de la ligne du Parti, n'encouragera sa dislocation. Mais la base doit parler tout d'abord, elle doit collaborer pour établir cette ligne. C'est en cela que consiste la démocratie, quand elle sera assurée, nous serons disciplinés et défendrons la discipline avec la même énergie, avec laquelle nous combattons à présent les abus dictatoriaux et despotiques. Nous ne renonçons pas à la pa-

role : nous ne pourrions le faire sans nous trahir nous-mêmes et la cause révolutionnaire que nous voulons servir. Les militants font partie de la base du Parti. Que l'on entende donc celle-ci au lieu d'abuser d'elle et de la mettre en face de faits accomplis par des résolutions dictées en partie par des sentiments de haine personnelle. Des individus peuvent se tromper, la grande masse des membres du Parti offre la meilleure garantie contre les fautes et les déviations avec lesquelles on tente, grâce à l'aide de la dictature du sommet, de construire une ligne du Parti contorsionnée jusqu'à en devenir grotesque.

J.-P. MOURER

PROJET DE PLATEFORME

(Suite.)

Nous continuons aujourd'hui la publication d'un Projet de Plateforme de l'Opposition, préparé dès le mois d'Avril, et déjà amendé par notre Comité de Rédaction.

Le plan du Projet divise la Plateforme en trois parties principales :

1° La situation du capitalisme sur le plan international;

2° Le capitalisme français;

3° Conclusions et perspectives politiques.

Cette troisième partie est encore à la rédaction. Ce sera la plus importante, puisqu'elle tracera les grandes lignes de l'activité pratique et marquera les tâches du mouvement.

La discussion est ouverte : tous les communistes d'Opposition sont fraternellement invités à apporter à ce projet des critiques, des compléments, des modifications, des suggestions.

Ainsi, ayant bénéficié du travail collectif, la Plateforme définitive, en même temps qu'elle assurera la cohésion de l'Opposition, lui permettra de cristalliser autour d'elle les communistes, de trouver la voie qui mène vers les militants sérieux et actifs.

L'antagonisme anglo-américain

En face de la jeune et agressive puissance des Etats-Unis dont la force d'expansion s'est surtout traduite jusqu'ici par l'importance de ses investissements extérieurs de capitaux, l'Angleterre symbolise la résistance du vieux monde destitué. L'antagonisme anglo-américain est l'antagonisme essentiel du capitalisme contemporain.

Dans le domaine de la production, aucune concurrence n'est possible avec le géant américain, d'autant que la Grande-Bretagne voit sa production industrielle en décroissance, mais cela ne signifie nullement que l'Empire britannique ait abandonné la lutte. Cette lutte n'a pas fait éléction d'un terrain particulier, elle se déroule partout, elle est dans l'air, elle est partie intégrante de l'atmosphère capitaliste contemporaine : l'enjeu est la domination impérialiste du monde.

A côté de la lutte pour la domination des mers, où l'Angleterre, pourvue de bases maritimes dans le monde entier, cherche à conserver une avance en vaisseaux de tonnages moyens, lui permettant en cas de conflit, de contrôler la navigation commerciale, et où les Etats-Unis, dépourvus de

base, cherchent à y suppléer par la construction accélérée d'unités ayant un large rayon d'action et un armement puissant, l'Angleterre cherche à s'assurer la collaboration de l'Europe, et en premier lieu, celle de la France, avec laquelle elle a pris le parti de négliger momentanément les causes d'antagonisme.

Mais c'est surtout sur le terrain du financement et de la constitution des trusts internationaux que les deux rivaux se heurtent aujourd'hui avec le plus d'âpreté.

C'est ce qui explique la difficulté qu'éprouvent les cartels cosmopolites à se constituer, alors qu'au contraire, l'époque actuelle est caractérisée par une très rapide concentration, et par la formation de quelques trusts omnipotents à l'intérieur de chaque nation.

Dans cette rivalité, l'Angleterre apporte avec un énorme capital financier, un savoir-faire et une habileté de main, fruit d'une expérience de plusieurs siècles, tandis que les Etats-Unis, avec des moyens matériels plus considérables encore, manifestent une âpreté, une brutalité, un appétit irrésistible. Il faut le reconnaître : dans ces formations internationales, l'Amérique gagne du terrain, qu'il s'agisse du trust (allemand de nom), de la soie artificielle, de l'industrie électrique, ou de celui, « suédois », des allumettes. Entre les trusts pétroliers rivaux, une trêve vient d'être conclue pour la limitation de la production et la suppression de la lutte des prix (le capital américain a été contraint à cette pause par le doublement de la production du Vénézuéla, contrôlée par la Royal Dutch). Mais où les Etats-Unis ont affirmé sans ambages leur supériorité, c'est lorsqu'ils ont obligé l'Angleterre, détentrice d'un monopole de fait, à supprimer les mesures limitant la production caoutchoutière, à abolir à la suite de la hausse de 1925 et après trois années de lutte, le « Plan Stevenson » (1^{er} novembre 1928) pour le plus grand profit de l'industrie automobile américaine, première consommatrice de caoutchouc du monde.

Ce n'est pas seulement dans les trusts cosmo-

politiques que se manifeste l'antagonisme fondamental qui divise le monde capitaliste. Cachant leur désir de conquête impérialiste sous des dehors libéraux et pacifistes, les Etats-Unis réclament la « porte ouverte », comme les Anglais autrefois s'étaient fait les champions intéressés du libre-échange : la « porte ouverte », c'est l'accession pour les Etats-Unis avec des droits égaux aux territoires à monopole, c'est la suppression de fait des colonies européennes, colonies anglaises en premier lieu. Mais l'Angleterre n'entend pas se laisser dépouiller, car malgré son monopole, elle arrive déjà à grand-peine à soutenir l'impétueuse concurrence américaine : d'ores et déjà le Canada, l'Australie et l'Afrique du Sud comptent parmi les principaux marchés de produits industriels américains, d'automobiles en particulier.

La revendication de la « porte ouverte » est loin d'avoir révélé tous les germes de conflits qu'elle porte en elle : lors de la première crise aiguë de débouchés de l'impérialisme américain, elle sera lancée comme un ultimatum, au nom de la liberté du monde, accompagnée d'une colossale opération de publicité humanitaire. Cela, peut-être, comme préface de guerre.

Les débouchés

Sous le régime capitaliste, surtout pendant la période impérialiste, la question des débouchés pose invinciblement la question de la guerre.

Si l'on excepte les colonies, où s'affirme le monopole de droit d'un Etat capitaliste (et qui ne constituent pas des débouchés suffisants, l'accroissement de leurs besoins étant plus lent que l'accroissement de la production impérialiste); quels sont, à l'heure actuelle, les marchés d'avenir pour la conquête desquels peut s'exercer le concours des états impérialistes ?

Il en est trois qui excitent principalement les convoitises : l'Amérique latine, la Chine et l'Union soviétique.

En ce qui concerne l'Amérique latine, la suprématie des Etats-Unis s'affirme d'ores et déjà sans conteste. Au nom de la doctrine de Monrœ, les Etats-Unis ont jeté leur dévolu sur l'Amérique latine, ils y sont déjà installés chez eux, ils n'hésitent pas, le cas échéant, à y faire la police ou à allumer la guerre, comme au Mexique et au Nicaragua. Leurs relations commerciales avec l'Amérique latine se sont développées plus rapidement que leur commerce extérieur en général : depuis 1913, le commerce avec l'Amérique latine a presque triplé, les importations aux Etats-Unis sont constituées principalement par le sucre et le café, les exportations des Etats-Unis par des produits industriels (automobiles, machines agricoles et électriques, phonographes).

L'activité de ces échanges est incontestablement stimulée par l'importance croissante des investissements de capitaux effectués par les Etats-Unis dans les pays de l'Amérique latine (près de 13 milliards en la seule année 1928). Aussi pouvons-nous conclure, comme le faisait en février 1929, une revue économique française : « Il est douteux que les pays européens puissent lutter efficacement contre une concurrence aussi puis-

sante ». Et ce n'est que le début de la « mise en valeur » de pays que les Etats-Unis tiennent déjà pour de véritables colonies économiques ! (Signalons ici, d'ailleurs, que les Etats-Unis font preuve d'une même activité sur le reste du continent américain, c'est-à-dire au Canada. De plus en plus le Canada resserre ses liens de dépendance économique avec les Etats-Unis : dans les six premiers mois de 1928, il a absorbé 426 millions de dollars de marchandises, soit plus du sixième de l'exportation totale des Etats-Unis).

Le second marché, la Chine, vient à peine de franchir la seconde et laborieuse étape d'une révolution, que la bourgeoisie a pu usurper, grâce à la politique conciliatrice (le bloc des quatre-classes) de l'Internationale Communiste. Déjà, au fort de la guerre civile, les Etats-Unis s'étaient tenus à l'écart de l'action concertée des impérialistes européens, ils avaient fait « cavalier seul » marquant ainsi qu'ils n'étaient pas des étrangers à « Concessions », les comparses de ces Anglais contre lesquels principalement, était dirigée la pointe de la Révolution anti-impérialiste, et espérant de la sorte se réserver une place privilégiée dans la Chine « démocratique ». Depuis, poursuivant cette politique, le gouvernement des Etats-Unis a été le premier à reconnaître de jure le gouvernement de Nankin comme l'embryon du gouvernement de la Chine unifiée, et ses nouveaux tarifs, obligeant les puissances bénéficiaires des traités inégaux à s'incliner devant le fait accompli ; depuis, il se préoccupe de la stabilisation de la monnaie chinoise.

La révolution bourgeoise, en effet, a ouvert de grandes perspectives d'absorption de marchandises ; la question de savoir qui dominera le marché chinois dépend, en premier lieu, du cours que suivra désormais la révolution, et du succès, encore bien incertain, de la bourgeoisie de Nankin, pour réaliser l'unification de la Chine contre les militaristes soutenus par l'Angleterre ou le Japon ; mais ici encore, où les rivalités impérialistes n'en sont qu'à leurs débuts, les Américains semblent marquer un avantage en vue des combats futurs qui s'annoncent, du fait que la fin provisoire de la guerre civile a permis la reprise du trafic commercial. D'ailleurs, pour créer un marché de grande envergure, il faut d'abord, dans ce pays éminemment agricole, restaurer les conditions de la culture, et parer à la famine aigue qui atteint une vingtaine de millions de Chinois : c'est de quoi se préoccupe le « Secours américain aux affamés. »

Reste la Russie soviétique.

Nous examinerons plus loin la place éminente qu'elle occupe dans le monde comme facteur politique, comme élément d'instabilité. Nous ne nous en occupons ici, bien que les deux aspects en soient liés, que comme d'un marché vers lequel se tournent les yeux des impérialistes en quête de débouchés.

C'est en vain que les protagonistes du socialisme national rêvent d'isoler l'U. R. S. S. de l'univers par une muraille de Chine. Qu'ils le veuillent ou non, l'U. R. S. S. est partie intégrante du système économique mondial. Certes, la poli-